

Aux portes des Enfers

La grille était restée ouverte, rouillée, tombant presque en poussière. Tout ce que me racontait Minna me revenait en mémoire. J' avais 12 ans alors, j' écoutais en tremblants ces histoires terrifiantes, mais malgré ma peur que je cachais du mieux que je pouvais, je n' aurai laissé ma place à personne. C' est peut-être pour retrouver Minna que, sans vraiment y réfléchir, je me suis glissé dans l' entrebaillement . Devant moi s' amorçait une longue avenue, et je distinguais, dans la brume du matin, les contours indéfinis du manoir que ses récits d' autrefois évoquaient invariablement.

Le premier qu'elle me fit l'honneur de me raconter s'appuyait sur la tradition locale. Le manoir avait été construit sur une terre maudite dont on disait qu'elle abritait une entrée béante vers les enfers. Saint Tudy, le fondateur de la paroisse de l' île Tudy et du monastère qui donna son nom à la commune voisine de Loctudy, s'y était, dit-on, enfoncé afin d'aller y secourir une sainte femme qui avait été damnée le subterfuge d' un ennemi de Saint Corentin.

À ma connaissance, le manoir n'était pas une antichambre de l'Enfer. J'y avais vécu plusieurs semaines et aucune emprise surnaturelle ne m'y avait retenu à mon départ. Quant au port de Lesconil, le pays où il s' enracinait n' avait rien d' un rivage de l' Hadès. En tout cas, aucun saint ou sorcier n' eut besoin de m'en délivrer. Alors...

Mais je vais un peu vite en besogne.

Donc, je venais donc de franchir la grille et sous mes semelles crissaient une végétation rase d'herbes desséchée et de feuilles mortes et émiettées. J'avais l'impression de progresser sur un pont de cordes et de bois pourris suspendu au-dessus du vide. Le même sentiment, à la fois envoûtant, terrifiant et irrépressible, s'était emparé de moi, la première fois que j' avais parcouru l' allée pavée de ce jardin, une trentaine d'années plus tôt. Un jardin, qui n'était, et n'avait jamais été, qu'une jungle d'herbes hautes, de ronces, de fougères qui frissonnaient au souffle mitigé d'un vent ménageant ses effets à la façon d'un conteur d' autrefois, ou à la façon de Minna.

Minna, que je n' avait rencontrée que cinq fois en vis-à-vis, était ma seule cousine. Je fis sa connaissance, à l' âge de douze ans, le jour de ma communion. Une tante nous présenta l'une à l'autre et nous échangeâmes ensuite quelques mots au sortir de la cérémonie et, très vite, j'avais été fascinée par cette fille réservée au visage mystérieux, presque félin, encadré de longs cheveux d'un noir de jais. Elle était un peu plus âgée que moi, un peu plus taciturne aussi. À l'issue de cette première rencontre, nous avons débuté -à son initiative- une correspondance qui ne devait s'achever que bien des années plus tard après son énigmatique disparition.

La seconde et la troisième fois que je la voyais, c'était à l'occasion des funérailles de ma grand-mère puis d'une aïeule que nous avons commun. Ces fois-ci, nos entrevues avaient été

encore plus brèves que la première. Et puis, il y avait eu ces deux mois d'été que je devais passer ici, chez elle, à Lesconil, tandis que ma mère avait dû se rendre à Madagascar pour garder le chevet de mon père qui, au cours d'un voyage diplomatique, venait de joindre le rang des victimes d'une épidémie de paludisme.

Des cinquante et un étés que j'ai vécu, ce fut le plus pluvieux. Pendant des semaines entières, presque sans interruption, le ciel versait sur la campagne bretonne des trombes d'eau qui nous interdisaient toute escapade extérieure. Nous demeurions toutes les deux confinées dans le manoir à nous distraire comme nous le pouvions. Or, l'activité favorite de Minna était de me raconter les vieilles histoires attachées à sa demeure, et la mienne était de l'écouter me distiller un mot après l'autre des récits macabres et fantastiques.

En l'espace d'une soixantaine de jours à peine, Minna m'égrena un chapelet d'innombrables drames surnaturels qui avaient frappé les occupants successifs de la vieille bâtisse et qui avait apporté sa si sinistre réputation à cette demeure. Ce n'était qu'une longue ponctuation de dénouements cruels dans une atmosphère gothique: assassinat au poignard sous le regard narquois d'un buste sculpté dans du marbre de Carrare, festin généreusement garni de barbituriques préparé par un maître queux fantôme, ou, encore, le funeste destin de cet enfant terrifié par les araignées qu'on retrouva mort dans son lit avec, sur sa poitrine, le stigmate d'une piqûre monstrueuse, plus grosse qu'un bouton de porte.

Minna elle-même, je l'ai dit, avait disparu dans des circonstances qui laissaient libre cours à des imaginations plus fécondes que la sienne.

Car, si à l'entame de mon adolescence, j'avais pris toutes ses histoires pour argent comptant, j'avais, avant l'âge adulte, envisagé que nombre des anecdotes qu'elle partagea avec moi étaient apocryphes et n'avais pour but que de lui permettre d'exercer son formidable pouvoir de fascination sur ma candide personne.

Notre cinquième et ultime rencontre fut marquée par une dispute. Parvenu à l'âge de raison, j'avais mis en doute la véracité de ces abracadabrants récits en lui jetant à la figure les multiples contradictions qui opposaient certaines anecdotes à d'autres, sans parler de sa fâcheuse habitude de me raconter, à quelques jours ou quelques lettres d'intervalle, deux explications différentes pour illustrer la mort ou la folie d'un seul et même ancêtre.

Ce jour là, la conversation avait débouché sur une querelle qui eut pour conséquence d'engendrer la suspension provisoire de notre relation épistolaire. Cette dernière avait repris, quelques années après, pour ne s'interrompre qu'à la disparition inexpliquée de Minna, une longue décennie plus tard.

D'aucuns disaient qu'elle avait dû aller se jeter dans le puits qui se trouvait derrière la

maison, sous le saule pleureur, pour imiter le geste de son père et de plusieurs occupants précédents de cet édifice maudit qui, à chacun de mes pas, se découpait de plus en plus précisément derrière le voile du fog lesconilois, révélant son architecture massive avec sa maçonnerie d'un gris blême et d'un manteau de lierre qui masquait la façade et recouvrait ces pierres d'une broderie de feuilles d'émeraude et de rouille, humides et frétilantes comme des écailles de poisson.

La précision (et la teneur) du souvenir me crispa l'échine comme une caresse de givre.

J'arrivais sur le perron mais il n'était pas dans mon idée de m'introduire dans la maison.

Mon regard s'accrocha au plant de fuchsia qui bordait les fondations du manoir, un arbuste jadis majestueux (dont les fleurs fanées coiffaient à présent des ramifications rachitiques). Un soir -j'en garde encore le frais souvenir- alors que nous contemplions la brume par les carreaux embués de la fenêtre du vaste salon, Minna avait impliqué ces fuchsias dans le récit d'un des chapitres les plus effroyables de la sanglante saga attachée au manoir.

Soudain, je fus saisi par l'irrépressible désir de m'introduire une dernière fois dans ce salon au décor caricatural et irréel. Dans le même temps, je craignais de revoir le carrelage de porphyre, les lourdes tentures brunes et le grand lustre digne d'un château de Louis II de Bavière.

Du reste, la porte à double battant était certainement verrouillée et je n'étais que de passage dans la région. Ceci dit, c'est ce que je voulais croire de toutes mes forces. Mais l'atmosphère de mystère qui enveloppait les lieux exerçait à chaque instant une emprise plus profonde sur mon imagination.

« Je ne suis que de passage » me répétais-je sans cesse dans un murmure qui humectait sensiblement mes lèvres, avec la conviction d'un fumeur qui se répète que chaque cigarette qu'il s'apprête à fumer est la dernière.

Aussi, c'est contre toute logique que j'escaladais les marches du perron et tentait ma chance en refermant ma main sur la poignée de la porte à double battant. À ma grande stupéfaction, la porte s'ouvrit presque d'elle-même. Une exhalaison rance de papier peint moisi obligea à froncer les narines de dégoût. Je pénétrai cependant dans le manoir mais, à mon grand désarroi, les lieux avaient été vidés de tout leurs meubles, le salon de ses tentures, et il ne subsistait rien du décorum qui avait tant frappé mon imagination d'enfant.

À l'issue d'un expéditif tour du propriétaire, je ressortais de l'édifice et appréciait avec étonnement que mes angoisses à l'approche du manoir, après s'être muées en déception en écumant les pièces, c'était, à présent, changées en soulagement.

je m'apprêtais à m'en aller quand, en baissant les yeux, je constatai que j'étais en train de piétiner une pierre gravée dont la surface polie par le temps ne permettait plus la lecture des inscriptions. D'emblée, je crus, par le truchement d'un nouveau souvenir, entendre résonner derrière

moi la voix profonde et veloutée de Minna:

« L'homme qui a fait bâtir cette maison, je te l' ai peut-être déjà dit, se nommait Félix Beaujoin. Il y vivait avec sa femme et son fils Maxime. Or, l' histoire de ce dernier est plus digne d' intérêt que celle du précédent. Maxime Beaujoin ne quitta jamais ce manoir. Il y résida tout au long de sa courte vie qui fut marquée par une enfance solitaire et un destin sordide. Après la mort de ses parents dans le naufrage d' une esquif sur le Nil, il vécut toutefois quelques belles années dans ce manoir en compagnie de sa femme et de la soeur jumelle de celle-ci. Si l'on en croit la parole des riverains, le pauvre homme était tombé amoureux des deux soeurs à la fois.

« Dans un premier temps, en dépit de son charme et de ses efforts de séduction, les deux soeurs refusèrent de répondre à ses avances. Un jour, en chœur, elles lui déclarèrent :

-nous ne pouvons vivre avec vous, monsieur, aussi bien fait que vous soyez, aussi douce que soit votre âme, aussi flatteuse que soit votre éloquence. Une inconnue, une sorcière ou un spectre, nous a un jour prononcé cet augure funeste: «connaître un amour extérieur à celui qui, mutuel, fraternel et sanguin, nous lie toutes deux reviendrait à connaître un linceul instantané et commun ».

« bien entendu, Maxime ne voulait rien entendre. Avec une vigoureuse opiniâtreté, et à force d'attentions toutes plus romantiques et sincères les unes que les autres, il parvint à vaincre l' appréhension des deux soeurs, une appréhension dans laquelle il ne voyait qu' un témoignage attachant de la candeur superstitieuse des deux jeunes femmes qui lui avaient dérobé son coeur. Cependant, il aimait les deux soeurs à la fois et celles-ci ne voulaient en aucun cas être séparées l'une de l'autre. Pour éviter toute jalousie (destructrice) entre les deux femmes, il décida d'en épouser aucune et de vivre avec les deux.

« pendant un moment, le ménage à trois trouva son équilibre dans le bonheur. Mais très vite, les habitants locaux se choquèrent de compter parmi eux des polygames demeurant en concubinage. Un jour, la moitié de la population se présenta, menée par le prêtre de la paroisse, jusque sous les fenêtres du manoir, ici même où je me trouvais, pour solliciter de Maxime -on demandait rarement leur avis aux femmes à cette époque- qu'il choisisse une des deux soeurs jumelles et qu'il la conduise à son bras jusqu'à la mairie. Le lendemain, c'était le maire de la commune qui, à son tour, vint prier à l'homme de clarifier ses sentiments, de faire un choix et d'exprimer ce choix devant le créateur, au sein du temple, aux pieds de l'autel.»

«à l'époque, l'église et l'État étaient à couteaux tirés. La république se revendiquait laïque et sans faveur pour aucune religion que ce soit (il existait alors de confession chrétienne à Lesconil, l'une catholique et l'autre protestante), pour aucun culte tandis que les représentants de l'église défendait l' empreinte séculaire du christianisme ultramontain sur le corps social et sa mission morale face aux appétits naturels de l'homme. Ce conflit finit par diviser le couple des deux soeurs.

L'une préférant prononcer ses vœux devant un magistrat élu par le peuple, l'autre souhaitant rendre témoin de son amour le Seigneur, maître incontesté du destin de toute chose sur terre. Pour éviter toute rivalité entre elles, il céda à l'une comme à l'autre et épousa l'une des soeurs à la mairie avant de lier son âme avec l'autre à l'église.

« Seulement, il ne pouvait à lui seul, satisfaire l'amour de deux femmes. Elle l'aimait de coeur tandis que lui les aimait davantage par la chair. En outre, quand il se montrait particulièrement tendre avec l'une des soeurs, l'autre manifestait une jalousie malade. Un jour, il leur annonça qu'il avait décidé de faire un choix, car il ne pouvait aimer deux femmes à la fois, et exigea d'elles qu'elles portent des toilettes différentes. De la sorte, il parvint à identifier des éléments divergents chez l'une et chez l'autre et fut convaincu d'avoir affaire à deux caractères singulièrement différents.

« il décida de consacrer toute son affection à l'une des deux soeurs, celle dont le tempérament s'accommodait le mieux avec le sien. Ce faisant, il poussa l'autre jumelle au désespoir et la malheureuse, par un matin de Novembre (qu'on appelle en breton : Miz Du, le mois noir), se jeta, au premier chant lointain d'un coq, dans le puits qui se trouvait derrière la maison. Ce suicide rendit folle celle que l'homme avait choisie.

« On tenta de sonder le puits afin de retrouver la dépouille mais nul sapeur ne put atteindre le fond... Dans un premier temps, la soeur qui survécut se refusa aux assiduités de son mari qu'elle considérait comme responsable de la perte de sa véritable moitié. Elle perdit bientôt appétit et sommeil. Elle ne tarda pas à être sujette à des hallucinations, soutenant que sa soeur n'était pas morte et qu'elle gisait, le corps disloqué, au plus profond du puits, s'abreuvant d'eau croupie et se nourrissant de vermine, hurlant de vains appels au secours vers la surface.

« La rescapée passait ainsi des journées entières penchée au-dessus du puits à adresser aux tréfonds ténébreux du boyau des paroles de réconfort. Quand son mari s'efforçait de lui faire admettre que nul ne pouvait l'entendre, que sa soeur était morte, qu'elle n'aurait pas pu survivre au fond du puits durant des semaines, sans lumière et sans alimentation saine, inspirant un air vicié par des fongosités putrides, il ne recevait, de son épouse restante, et des insultes et des vocations à brûler dans les flammes de la géhenne.»

la conclusion du récit, je m'en souvenais tout aussi bien, était sinistre : « En fait, c'est pour permettre le deuil de son épouse survivante, Maxime placa cette pierre en manière de pierre tombale. Hélas, la jumelle survivante se trouvait dans un état de détresse psychique telle qu'il n'était plus question de lui faire recouvrir la raison par un expédient si artificielle et dont, même la portée symbolique s'avéra nulle.

La survivante continua à s'entretenir avec les ténèbres du puits sans fond pendant des mois

jusqu' à une nuit sans lune où elle escalada la margelle du puits afin d' aller rejoindre sa soeur dans ses profondeurs. Il s'en fallut de peu pour qu'elle ne disparaisse pas à son tour dans les ténèbres insondables : son mari, qui avait le sommeil léger, l'avait suivi jusque dans le jardin et, au moment ultime, agrippa de toute sa poigne la chemise de nuit de la jumelle et lui sauva la vie... Pour l'assassiner de ses propres mains, l'instant suivant, alors qu'au comble de l'hystérie, la démente tentait de lui fracasser le crâne avec l'une des pierres de la margelle. En définitive, blessé plusieurs fois la tête, l'homme s'abandonna à sa colère en même temps qu'à son instinct de survie et referma ses deux mains sur la gorge de la folle jusqu'à ce que celle-ci retrouve son calme, un calme que seule la mort pouvait lui concéder. Bien avant de se retrouver face au couperet de la guillotine, la dernière volonté du mari assassin fut qu'on inhume celle qu'il avait étranglée dans le jardin du manoir. On choisit spontanément de l'enterrer sur la pierre qui marquait la sépulture factice de sa soeur. »

Voilà le terrible conte qui était attaché à cette pierre tombale. Celui que j'avais entendu de la bouche de Minna. Car, par la suite, à notre cinquième rencontre, quand je lui demandais de me réexpliquer l'origine de cette sépulture au beau milieu du jardin, elle me proposa une seconde version qui mettait rien de moins en scène que Guy de Maupassant, le disciple de Flaubert, et ce dans une histoire digne de son maître : En octobre 1879 donc, l'auteur de boule de suif s'en était venu visiter, sur le conseil de son ami et collègue Jean Richepin, et fort du rapport que lui en avait fait son maître, le pays de Pont-l'abbé qu' on ne désignait alors que sous l' appellation de Cap Caval. Aux fil de ces tribulations, il avait rencontré la maîtresse de Maxime Beaujoin, mort pour sa part d' une tuberculose qu' il était maladroitement venu guérir dans le manoir construit par son père. Sur son lit de mort, il avait légué ce manoir à Cléopâtre Chantilly, la dernière femme qu' il devait aimer.

Celle-ci avait pris l' habitude de provoquer les bonnes moeurs en accueillant chez elle toutes sortes de bellâtres pour rendre voluptueuses ces nuits d' ennui. Un soir d' octobre 1879, elle jeta son dévolu sur le surnuméraire du ministère de la marine fraîchement démis de ses fonctions Maupassant. Ce dernier, ne souhaitant pas manquer de respect à une courtisane, accepta. Il ignorait autant que son hôtesse l' affliction que celle-ci avait contracté au détour d' une passage et qu' il contracta lui-même : la Syphilis, que les français appelle « mal napolitain » et les anglais, tout aussi hypocrites que les premiers, « mal français ». Par génie sut-il nourrir son oeuvre des délires dont le persécutait son « mal vénérien »...

la seconde justification de la présence de la pierre tombale n' avait que peu de choses à voir avec la précédente et c' est sur ce reproche que nous eûmes, Minna et moi, cette fameuse dispute dont j' ai parlé plus haut. En effet, elle soutenait que toutes les histoires qu' elle avait pu me narrer

étaient authentiques.

Au moment de rebrousser chemin, je regardais par-dessus mon épaule et lançait, du bout des lèvres, un adieu à Minna. Contre toute attente, je cru percevoir une réponse. Je l'immobilisais, tétanisée.

-Minna ?m'exclamai-je.

À nouveau, j'entendis une voix étouffée, au timbre criard, prononcer mon nom.

-Minna, c'est toi ?

Un cri de détresse, à peine perceptible tant il était lointain, déchira la faible mélodie du vent s'insinuant dans les fuchsias mystérieux.

J'étais persuadée d'avoir identifié deux choses. D'abord, un cri de détresse qui provenait de derrière la maison. Ensuite, la voix de celle qui appelait à l'aide. Je dis « celle » parce que c'était une femme, et même une voix qui, par-delà les décennies, m'était familière : c'était celle de Minna. Je me précipitai vers les frondaisons menaçantes du saule pleureur situé au nord-est du jardin.

-j'arrive, Minna ! Lançai-je, exaltée. Je reçus en réponse une longue psalmodie dont je ne parvenais à relier les syllabes entre elles.

Je freinai mon élan en apercevant, à quelques mètres, les sinistres gardiens du puits : une masse de rhododendrons flétris dont les bouquets de fleurs s'agitaient fébrilement ainsi que des figures chiffonnées de lépreux agitant leurs crécelles.

Prenant mon courage à deux mains, je défiai le buisson de fleurs et progressai, au mépris de son profil menaçant vers l'ancien puits vermoulu, le fameux puits que Minna m'avait juré sans fond. Je dépassais les rhododendrons avec une détermination farouche qui m'échappait, avançait sous le feuillage du saule qui formait une cloche végétale prête à s'abattre sur moi à tout moment, puis, enfin, je posai mes mains sur les pierres de la margelle et jetai un oeil au fond du trou.

-Minna, tu es là ?

Cette fois-ci, la tête au-dessus de la fosse, je pus saisir quelques mots : « approche... S'il te plaît...méfie-toi des... »

Si c'était vraiment Mina qui s'exprimait depuis les tréfonds du puits, elle devait être piégée à plusieurs centaines de mètres sous la surface de notre monde. Les larmes aux yeux, submergée par l'émotion, je lui demandais de hurler plus fort qu'elle ne le faisait déjà.

« Ici, c'est l'enfer... Je t'en prie... il ne faut pas que tu...de moi, Méfie-toi des... »

-Minna, j' entends ta voix mais je ne comprends pas ce que tu dis! Qu' est-ce que je ne doit pas faire ? De quoi dois-je me méfier?

Cette fois-ci, je l'entendis clairement :

« Il ne faut pas que tu te soucie de moi... et surtout, méfie-toi des pierres! »

-des pierres? M'enquis-je, déchirée entre l'ahurissement et l'angoisse, mais de quelle pierres parles-tu ?

Je n'eus pas besoin d'entendre sa réponse pour comprendre de quelles pierres elle voulait parler : sous mes mains, la maçonnerie de la margelle devint brusquement meuble et je fus projetée de tout mon poids au fond du puits.

Voilà comment je suis arrivé là, en enfer. Et si vous lisez mes lignes, c'est que vous avez retrouvé ce carnet.

Et, si vous l'avez retrouvé, c'est que vous vous êtes trop appuyé, à votre tour, sur les pierres meubles de la margelle.

Titre de votre Nouvelle : Aux portes de l'Enfer.

Catégorie : ~~Jeunes / Adultes / Jeunesse~~ (barrez la mention inutile)

➤ = informations obligatoires à saisir

➤ Qualité :	Sans emploi après échec de reclassement.
➤ Prénom :	Marc
➤ Nom :	Monfort
➤ Date de Naissance :	03/11/1979
➤ Adresse :	Le Rest 29 710 Peuménit
➤ Code Postal :	29 710
➤ Bureau Distributeur :	
➤ Téléphone 1 :	02 . 98 . 82 . 91 . 30
(Portable) :	Jamais !
➤ Adresse Mail : Lisible - en majuscules par exemple	Marcmonfort0@Gmail.com ↑ Zéro
- Commentaires sur votre Nouvelle (pourquoi - Comment ?) :	
- Comment avez-vous connu ce concours ? au bouche à oreille (dans le cadre de mon activité bénévole à BM de ma Commune).	
Avez-vous déjà écrit <input checked="" type="radio"/> NON <input type="radio"/> OUI ?	
Remarque : (premier texte que je soumetts à des personnes extérieures à mon entourage et, donc, premier concours !)	